REDACTI[illegible] [illegible]vard,
Edmon[illegible]
Ce journal est [illegible]lié tous les jeudis par la "Com[illegible]gnie de Publication du Courr[illegible] de l'Ouest, Ltée."
Abonnement [illegible]nuel:
Canada $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées.
Boite postale 98. Tél. 1675
Edmonton

Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 42. EDMONTON, JEUDI, 24 JUILLET 1913 FONDE EN 1905.

Causerie Intime

(Entre-Nous avec tous, mais plus spécialement avec mes confrères les "Fermiers Unis.")

NOS MAITRES ET SEIGNEURS. QUI SONT-ILS?

A qui le Canada?
La présente causerie répondra à cette question.

* * *

Ils sont quarante-deux de leur bande. Je vais les nommer tous. Comptez-les.

Sir Hugh Montagu Allan,	W. D. Matthews.
R. B. Angus,	Sir D. Donald Mann,
Sénateur G. A. Cox,	Sir Wm. Mackenzie,
Sénateur N. Curry,	Sénateur R. Mackay,
Geo. E. Drummond,	S. J. Moore,
Thos. J. Drummond,	Geo. A. Morrow,
Sénateur W. B. Edwards,	Frank S. Meighen,
S. H. Ewing,	Cawtra Mulock.
J. W. Flavelle,	A. M. Nanton,
Sir R. Forget,	Frederic Nicholls
E. B. Greenshields,	Sir E. B. Osler,
Ch. B. Gordon,	Sir Henry Pellatt,
D. B. Hanna,	J. H. Plummer.
R. M. Horne-Payne	Jas. Ross,
H. S. Holt,	Lord Strathcona.
Ch. H. Hosmer,	Sir Th. Shaughnessy,
Sénateur R. Jaffray,	Sir Wm Van Horne,
Sir Lyman Jones,	Sir Edmund Walker,
Z. A. Lash,	Sir Wm Hhyte,
D. Lorne McGibbon,	D. R. Wilkie,
D. McNicholl,	E. R. Wood.

* * *

Ces quarante-deux personnages — chose importante à savoir — pèsent du plus grand poids dans la balance de nos destinées nationales.

Ils "gouvernent" le gouvernement fédéral, disposent de la majorité des membres de notre Chambre des Communes, règlent les faits et gestes d'au moins trois de nos gouvernements provinciaux, suscitent des oppositions formidables à tout autre gouvernement non encore soumis à leur domination.

Ils ont à leur service des centaines et des centaines de publications: livres, brochures, journaux, revues, magazines, dont la fin est de diriger l'opinion publique dans le sens voulu par eux. A cet effet, des centaines de discoureurs, d'écrivains et de journalistes sont à leur emploi, payés par eux, soutenus par eux.

Car, à eux seuls — notez bien, je vous prie — ils POSSEDENT ou CONTROLENT directement plus d'un TIERS de toutes les richesses et de tous les biens du Canada; ils exercent leur contrôle indirect sur UN AUTRE TIERS, et, par suite — pourrait-on dire — sur TOUT LE RESTE.

* * *

Puisque nous voici au moment de parler millions et milliards, mon ami lecteur voudra-t-il bien se rappeler qu'un billion ou milliard est un nombre égal à MILLE MILLIONS?

M'est avis qu'un cerveau humain ne peut guère concevoir la notion précise de cette énormité. C'est un nombre qui me parait venir des régions voisines de l'infini.

Tout de même, on pourrait toujours, au moyen de certains rapprochements, s'en faire une idée plus ou moins suffisante. Essayons, voir.

* * *

Un sou, un maigre sou jaune, un pauvre sou tout nu, c'est un bien petit avoir, n'est-ce pas, puisqu'il en faut cent pour constituer cette autre ridicule petite somme d'une piastre.

Eh! bien, M. le Fermier, si seulement vous possédiez la bagatelle d'un billion — ou milliard — de ces misérables petits sous, votre fortune s'élèverait à DIX MILLIONS de dollars, savez-vous?

Vous seriez dix fois millionnaire. Hein! vieux Crésus.

Mais pas tout à fait milliardaire encore.

Car, vous ne seriez encore, avec vos dix millions, qu'un être infime, un gueux, à côté d'un de ces milliardaires qui prennent en grande pitié les pauvres simples millionnaires, ces derniers le seraient-ils dix ou quinze fois.

Oh! attendez un peu. On n'est pas milliardaire à moins d'être au moins MILLE fois millionnaire. Est-ce que ça vous étonne? Ouvrez les yeux.

* * *

Il n'y a pas à dire, un billion — ou milliard — de petits jaunets de cuivre, même s'ils sont tout neufs, c'est un gros tas.

Une haute montagne, quoi!

* * *

Vous êtes-vous jamais demandé à quelle somme globale s'élève la richesse, toute la richesse au Canada?

J'entends non seulement les magots encoffrés dans nos banques et autres institutions financières, mais aussi tous les centins et dollars possédés et serrés, ou simplement égarés comme en passant, dans toutes les bourses grandes et petites, dans tous les goussets et bas de laine des 7,500,000 individus dont se compose la population actuelle du pays entier.

On vient d'estimer le total de cette richesse nationale à 12 billions ou milliards de dollars, au plus, au grand plus

Thomas W. Lawson, un expert américain qui fait autorité, place la fortune totale des Etats-Unis à 131 milliards. Mais la population des Etats-Unis est plus de treize fois la nôtre.

Or, en plaçant la richesse globale du Canada à 12 milliards, le "Grain Growers' Guide" alloue 20 pour cent de plus par tête à notre population. N'est-ce pas une estimation très libérale, une large mesure?

Néanmoins, acceptons-la telle quelle.

* * *

Si on répartissait également ces 12 milliards entre les 7,500,000 individus humains qui vivent et respirent dans le Domnion, chacun de nous, hommes, femmes et enfants, recevrait $1,600,000 pour sa part. Cela donnerait huit mille piastres à toute famille de cinq personnes.

Inutile d'insister sur le fait que la richesse nationale n'est pas ainsi égalemnt distribuée. Personne n'en ignore.

* * *

Si un nombre modéré de nos gens sont assez bien et raisonna-

A suivre page 4

LETTRE D'OTTAWA

Simples questions qu'auraient posées les Canadiens s'ils avaient connu M. Borden

Ottawa, 21 juillet 1913 — Les événements qui se sont déroulés depuis l'installation du gouvernement Borden en octobre 1911, sont bien de nature à pousser le peuple canadien à se poser quelques questions. Qu'il s'interroge sérieusement à ce sujet et nous ne douterons plus du retour prochain d'un gouvernement éclairé.

M. Borden aurait-il été élu en 1911 s'il avait promis au peuple qu'il accorderait à ses amis, MacKenzie et Mann, à titre de don pur et simple, la somme de $15,000,000 provenant des fonds publics?

M. Borden aurait-il été élu en 1911 s'il avait promis au peuple qu'au lieu de poursuivre la politique d'une marine canadienne approuvée par le peuple, il s'efforcerait de faire donner $35,000,000 au groupe de fonctionnaires permanents en Angleterre qui s'intitulent l'Amirauté britannique?

M. Borden aurait-il été élu en 1911 s'il avait dit au peuple qu'il essayerait de faire voter un crédit de $10,000,000 pour améliorer les chemins, mais sous des conditions telles qu'il pût avoir lui-même le contrôle de cet argent pour ses fins politiques sans en rien laisser à la discrétion des provinces?

M. Borden aurait-il été élu s'il avait dit au peuple que loin de se montrer économe, il doublerait en deux ans les dépenses et les taxes?

M. Borden aurait-il été élu s'il avait dit au peuple qu'il installerait l'hon. Robert Rogers comme maître de son administration avec des pouvoirs illimités pour la dépense des fonds publics et la machination des trucs électoraux?

M. Borden aurait-il été élu s'il avait dit au peuple de l'Ontario que le gouvernement Laurier avait parfaitement raison lorsqu'il prétendait que le décret "Ne Temere" n'affectait nullement les lois canadiennes et qu'il était impossible au gouvernement de passer une loi uniforme concernant les mariages?

M. Borden aurait-il été élu s'il avait dit au peuple que tout en sachant parfaitement que le gouvernement fédéral ne pouvait empiéter sur les attributions des provinces en ce qui concerne les lois du mariage, il était prêt cependant à gaspiller $50,000 sur ses amis politiques afin de prouver que les promesses faites en son nom avant les élections étaient fausses?

M. Borden aurait-il été élu s'il avait dit au peuple qu'après toutes ces belles protestations de réformes du service civil son ministère se distinguerait contre les employés civils par la persécution la plus tyrannique et la plus partisanne que l'on ait encore vue au Canada?

M. Borden aurait-il été élu s'il avait dit au peuple que dès qu'il aurait en mains les rênes du gouvernement il nous ramènerait au moyen-âge et qu'il tenterait, par mille moyens, d'inaugurer un système de despotisme absolu par le cabinet, afin de pouvoir dépenser suivant ses appétits sans encourir la critique du Parlement; qu'il bâillonnerait l'Opposition par la clôture et qu'il menacerait d'anéantir le Sénat si l'un ou l'autre contrecarrait sa volonté?

M. Borden aurait-il été élu si le peuple avait compris ce que signifiait au juste l'accord de réciprocité et s'il avait su qu'apres un an ou deux le gouvernement des Etats-Unis devait réduire son tarif de façon à se donner, à lui, tous les avantages de la réciprocité, tandis que ces avantages étaient refusés au peuple canadien dans la crainte de nuire aux intérêts de la "haute finance".

M. Borden aurait-il été élu si le peuple avait pu prévoir que le même M. Borden qui avait dénoncé la réciprocité en 1911 et approuvé la doctrine "Ni troc ni commerce avec les Yankees," donnerait au mois de juin 1913 à Ottawa un banquet à l'association des banquiers de l'Etat de New-York et, à l'ombre du drapeau étoilé dont les plis flottaient sur sa tête; écouterait avec calme son hôte princip l, M. James J. Hill, de St-Paul, prononcer, en faveur de la réciprocité, un discours plus ardent que jamais libéral n'en avait prononcé au Canada?

Personne ne suppose pour un instant que telle chose eut été possible. Tous les événements politiques survenus depuis 1911 nous montrent de plus en plus clairement que le peuple, trompé et effrayé, s'est laissé arracher un verdict pendant une période d'affollement. Nous voyons de plus en plus clairement, de semaine en semaine, qu'un peuple éclairé comme le peuple canadien ne saurait abandonner la cause du libéralisme et du progrès pour épouser celle du toryisme et du recul.

LE CABINET BORDEN

Un cabinet déshonoré.—Les journaux conservateurs eux-mêmes sont forcés de dénoncer le régime Borden-Rogers.

Avant les élections de 1911, M. Borden déclara: "Je vous donne ma parole que toute administration que je serai appelé à former sera digne, par sa composition du grand pays qu'elle sera appelée à servir."

M. Borden forma son ministère en octobre 1911. Il mit à la tête l'hon. Robert Rogers qui s'était rendu célèbre par son habileté dans l'art de remporter les élections par la douce persuasion. Puis vint l'hon. Dr Reid, d'abord intéressé dans la fabrique de fécule de Prescott, cette entreprise désastreuse dont il se retira en janvier et qui fut vendue en mars suivant au gouvernement pour la somme de $17,500. Puis encore trois ministres nationalistes, frais sortis de la province de Québec où ils avaient gagné leur campagne en dénonçant la politique "également néfaste de M. Borden." Plus tard vint l'hon. Louis Coderre, nationaliste lui aussi, accusé d'avoir laissé pratiquer tout un système de personnification dans son élection, accusation qui pèse sur lui depuis quatre mois et contre laquelle il n'a jamais protesté.

Ne nous étonnons donc pas si le journal conservateur "L'Orangeville Sun" dit:

"Comme journal conservateur nous ne pouvons applaudir au don de $15,000,000, que le gouvernement Borden a fait à Mackenzie et Mann. Il y a dans le cabinet, des hommes qui n'ont pas la confiance du public et dont les actions inspirent des soupçons. En fait, le gouvernement gaspille beaucoup trop d'argent et le peuple ne supportera pas bien longtemps ce gaspillage. M. Borden agirait sagement en s'entourant de quelques hommes en qui le public puisse avoir pleine confiance. Les cultivateurs du comté de Dufferin sont unanimes à condamner ces énormes subsides aux chemins de fer.

D'autre part, le "Winnipeg Tribune", — Ind. — dit; "Il semble certain que plusieurs des membres du cabinet ministériel ont été imposés à M. Borden par la "haute finance." Nous avons vu le résultat de leur travail en ces deux dernières sessions, résultat qui jette, sous bien des rapports, un discrédit sur M. Borden et que notent, avec regret, nous pouvons le dire une partie de la presse conservatrice, un grand nombre de conservateurs et le peuple en général.

Nouvelles brèves

La nouvelle loi du Dakota-Nord, rendant obligatoire la présentation d'un certificat de médecin pour contracter un mariage, donne des résultats excellents.

Depuis le 1er juillet des officiers de l'Etat civil ont refusé de marier 14 couples. L'un ou l'autre des conjoints souffrant d'une des maladies incurables visées par la loi.

* * *

L'inspecteur en chef des arpentages du Dominion annonce qu'il y a actuellement au nord d'Edmonton 70 équipes d'arpenteurs travaillant à subdiviser de nouveaux homesteads.

* * *

M. et Mme Labori et leurs filles Denise et Odette, viennent d'arriver au Canada. M. Labori défendit Dreyfus lors du procès de Rennes.

NOUVELLES DE PARTOUT

La réponse de la France à l'Allemagne. — Le service de trois ans est rétabli.

Paris, 19 — La chambre des députés a adopté, hier soir, la loi rétablissant le service militaire de trois ans. Le vote a été de 358 contre 204.

Avant le vote, M. J. Caillaux, ancien président du Conseil, parlant au nom de 140 de ses collègues a protesté contre la loi de trois ans, qu'il a déclaré être pleine de contradictions et appuyée par les réactionnaires.

Le président du conseil, M. Barthou, a posé la question de confiance en mettant cette loi au vote; le résultat a été une belle victoire pour le ministère.

Le rétablissement de la loi de trois ans est une réponse directe à l'augmentation des effectifs allemands. Cette loi augmentera les effectifs français de 210,000 hommes en temps de paix.

Le service militaire commencera à vingt ans au lieu de vingt-et-un.

En route pour les Balkans

Régina, 21 — Un contingent de 170 roumains est parti hier pour les balkans. Ces patriotes, établis depuis plusieurs années au Canada, vont se mettre à la disposition de leur pays au cas où celui-ci prendrait part à la guerre des balkans.

Une voie ferrée pour l'Alaska

Vancouver, 22 — La Compagnie du chemin de fer "Pacific Great Eastern" vient de s'adresser à la Commission des Terres indiennes pour obtenir le droit de passage le long de la rive nord du détroit de Burrard.

Le premier ministre McBride a déclaré que cette ligne contribuera puissamment à mettre en valeur les régions nord de la Colombie. Le Pacific Great Eastern aura deux voies principales l'une allant au Yukon et l'autre à Dunvegan.

La Compagnie a obtenu des Etats-Unis une charte lui donnant droit de prolonger sa ligne jusqu'en Alaska.

Plus d'un millier d'hommes travaillent à la construction de la voie ferrée du Pacific Great Eastern, au nord de Vancouver.

DE RETOUR D'HUDSONS HOPE

M. le baron d'Aubigny et MM. René Lemarchand et H. Milton Martin, qui étaient partis, il y a environ un mois pour la région de la Rivière La Paix, sont revenus de leur long voyage vendredi soir par le train d'Athabasca Landing.

L'itinéraire du voyage accompli par ces Messieurs est le suivant: Athabasca, Grouard, Peace River Crossing, Dunvegan, Fort St John Hudsons Hope et retour. L'abondance des pluies ayant rendu la plupart des chemins impraticables, le voyage fut rude, mais néanmoins les voyageurs sont revenus amp[illegible]ment satisfaits des résultats de leur expédition; ils ont été intéressés au plus haut point par les immenses ressources agricoles de la vallée de la Rivière La Paix et tous sont fermement convaincus que les quelques prochaines années verront un développement considérable dans cette région, où les colons sont déjà fort nombreux et augmentent de jour en jour.

A Hudsons Hope, MM. d'Aubigny Lemarchand et Martin ont mis à profit leur court séjour pour aller visiter les gorges de la Rivière La Paix, qui s'étendent sur vingt milles de long et offrent l'un des plus impressionnants spectacles du monde. Ces gorges sont à douze milles d'Hudsons Hope et le seul moyen d'accès est un sentier de chèvres dans la montagne que l'on ne peut suivre qu'à cheval. Il y a à Hudsons [illegible] une quarantaine de squatters, dont le plus ancien demeure depuis vingt ans dans ce coin perdu des Montagnes Rocheuses: ces squatters sont, en grande majorité des Français. Les voyageurs ont effectué le trajet de Peace River Crossing à Hudsons Hope à bord du vapeur de l'Inspecteur des postes de la Baie d'Hudson; cinq jours furent nécessaires pour remonter la rivière à l'aller, le voyage de retour se fit en deux jours. Le voyage complet d'Edmonton à Hudsons Hope et retour occupa moins d'un mois; c'est la première fois que des voyageurs effectuent cette longue et difficile excursion en un laps de temps aussi court.

ELECTEURS D'ATHABASCA VOTEZ POUR L'HON. A. G. MACKAY

Nous sommes heureux de reproduire ci-dessous le portrait de l'hon. A. J. Mackay, qui se porte candidat à l'élection parlementaire provinciale qui aura lieu dans le comté d'Athabasca, le 30 juillet.

Il nous semble superflu de vouloir démontrer aux électeurs libéraux d'Athabasca pourquoi ils doivent se faire un devoir de voter en faveur du candidat distingué qui sollicite leurs suffrages.

Durant la récente campagne électorale, à Edmonton, l'hon. A. J. Mackay s'est révélé un lutteur de première force; sa valeur a été pleinement mise en lumière; en quelques jours il a su gagner à sa



cause des milliers d'électeurs et il eut été certainement élu avec une forte majorité si certaines manoeuvres conservatrices ne lui avaient fait perdre quelques centaines de voix auxquelles il avait droit.

L'ancien chef de l'opposition libérale au Parlement d'Ontario, est reconnu dans tout le dominion comme un libéral éminent, son passage au gouvernement provincial d'Ontario il y a quelques années a largement démontré quels les sont ses qualités d'administrateur des affaires publiques.

Ce n'est un secret pour personne que, s'il est élu, l'hon. Mackay sea appelé à faire partie du gouvernement Sifton; la part importante qu'il a prise à la rédaction des excellentes lois provinciales adoptées à la dernière session est un gage certain qu'il saura imprimer une impulsion vigoureuse et intelligente au ministère qui lui sera confié.

Les électeurs d'Athabasca sont trop soucieux de leurs intérêts pour ne pas comprendre de quelle importance serait pour leur comté que son représentant au parlement de la province soit un membre du gouvernement d'Alberta.

Dans une région aussi nouvelle que le comté d'Athabasca il y a une oeuvre considérable à accomplir pour assurer un développement rapide des ressources naturelles de tout genre qui abondent. Il faut des routes, des chemins de fer, des ponts, des bureaux de postes, etc., seul un homme ayant une profonde expérience de l'administration publique peut mener à bien une oeuvre semblable.

Cet homme, nous n'hésitons pas à le dire, c'est l'hon. A. J. Mackay.

Voter pour lui, c'est donc faire, à la fois oeuvre de bon libéral et de bon citoyen.

La campagne électorale qui bat son plein actuellement dans le comté d'Athabasca démontre de jour en jour la popularité sans cesse croissante de la candidature de l'hon. A. G. Mackay. C'est une belle victore libérale que préparent nos amis du comté d'Athabasca.

Il importe cependant de ne rien négliger pour changer cette victoire en triomphe. Que pas un libéral ne s'abstienne d'aller voter le 30 juillet, et qu'il vote sans hésitation pour l'hon. A. . Mackay.

Le comté d'Athabasca aura le droit de se montrer fier de son représentant à la Chambre d'Alberta le lendemain du vote.

L'AUTONOMIE DES PROVINCES

En se présentant aux électeurs en 1911, M. Borden déclarait que le parti conservateur voulait "maintenir dans toute son intégrité l'autonomie gouvernementale qui avait été conférée aux provinces du Canada aux termes de la constitution."

Or, n'est-ce pas M. Borden qui a déposé $50,000 pour essayer d'enlever aux provinces le contrôle qu'elles exercent sur les lois du mariage? n'est-ce pas M. Borden qui, en dépit des réclamations du premier ministre Walter Scott, de la Saskatchewan, et Sir Lomer Gouin, de Québec, a essayé de faire passer le projet de loi de l'aide aux grands chemins, qui devait enlever complètement aux provinces le droit de contrôle qu'elles exercent sur les chemins de par la Constitution.

N'est-ce pas M. Borden qui a tant insisté pour faire passer le bill de l'aide à l'agriculture qui empiète sur le droit constitutionnel qu'ont les provinces de contrôler l'agriculture et l'enseignement.

Dans le programme électoral qu'il a présenté à ses électeurs, M. Borden avait oublié un article, stipulant que les promesses faites avant les élections devraient être tenues. Nous savons maintenant le pourquoi de cette omission.

Le Courrier de l'Ouest
49 Avenue Howard. Tel. 1675
EDMONTON ALTA.
JOURNAL HEBDOMADAIRE

Le Roi des Airs

—Je vous remercie, leur dit simplement l'Amiral, en leur serrant les mains. Peut-être courez-vous un danger quelconque, car on doit s'attendre à tout, avec d'aussi peu scrupuleux ennemis; mais ne craignez rien pour l'appareil, ne le ménagez pas. Le modèle, à la vérité, appartient désormais à la France. Mais qu'importe l'exemplaire No 1. Les plans nous restent, et nous ne manquerons jamais de bras pour offrir de nouveaux "Brabantins" à la patrie!

Aors ces trois hommes énergiques prirent leur dernières dispositions.

Il fut convenu qu'on n'annoncerait pas la nouvelle sortie de l'aéroplane, mais qu'on ne la cacherait pas non plus.

Le monoplan quitterait son hangar à midi juste, à l'instant précis où les ouvriers sortaient des ateliers de toutes parts. Le lancer aurait lieu, naturellement, sur le terrain vague, derrière l'usine. L'appareil prendrait son vol, en cinglant vers la frontière dans la direction d'Anzin. Brabantin suivrait sur terre, dans une auto de course, avec le plus hardi et le plus habile des conducteurs de la maison.

Ainsi fut fait.

Jean Bertrand étant retourné au "Faisan d'Or," pour y procéder à quelques menus préparatifs de costume, profita de l'occasion pour se rendre à Notre-Dame de la Treille, et faire dévotement sa prière devant la chère patronne de Lille.

Deux femmes étaient prosternées au premier rang, devant la statue miraculeuse. De loin, le jeune homme reconnut sa tante et sa cousine. La mère, la tête enfouie dans ses mains, semblait pleurer; la fille, les yeux levés vers la Madone, l'implorait de toute son âme. Un brouillard obscurcit les regards de Jean Bertrand. "Sainte-Vierge, supplia-t-il, prenez en pitié ces deux pauvres femmes et moi! Commandez aux anges de otre Cour de me soutenir dans les airs! Car la science humaine est faillible, et ses oeuvres fragiles; et comment mon esquif pourrait-il résister à la fois au souffle de la tempête et aux machinations des ennemis, qui souhaitent si ardemment ma mort?"

Et après s'être humilié profondément sur le pavé du temple, il se releva, et ressortit le front plus haut qu'en entrant.

Lorsque les ouvriers de l'usine à midi, sous les mugissements formidables de la sirène, se répandirent hors des bâtiments dans la cour, ainsi que les vagues tumultueuses d'une avalanche, un remous, tout à coup, se produisit dans leurs flots. Des cris partirent, que mille échos répercutèrent:

—L'aéroplane! l'aéroplane! Il sort! Il va s'enlever!

Ah! la soupe était bien oubliée des hommes, et la ménagère anxieuse, et les marmots affamés au logis!

—L'aéroplane! L'aéroplane!

Déjà l'appareil glissait vers la porte de sortie sur ses trois roues, poussé par vingt bras vigoureux, et suivi de Jean Bertrand et de Lalanne, en si singulier costume que nul doute sur leur ascension ne pouvait plus se permettre.

On se les montrait du doigt; on criait:

—Les voilà! les voilà, les compagnons des nuages!

On se pressait derrière eux. Et, à mesure que s'avançait le bruyant cortège, des rues adjacentes et des autres usines arrivaient de nouveaux renforts, hurlant:

—L'aéroplane! L'aéroplane à Brabantin!

Tout le faubourg était sur pied. On eût dit une émeute.

Sur le chemin bordant le terrain vague, l'auto de course attendait. On ne reconnaissait pas le légendaire Amiral, perdu tout entier dans un ample vêtement de caoutchouc, et le "suroit" enfoncé sur la tête.

Le monoplan arrêté au lieu désigné du départ, le pilote et le passager s'installèrent.

Sur toute cette foule, il y eut une minute de solennel silence.

Puis un cri s'élève tout à coup:

—A Dieu vat! jeta Brabantin d'une voix qui tremblait malgré lui.

Et l'aéroplane, s'élançant aussitôt, commença de s'élever gracieusement, sur une diagonale allongée, dans la direction du Sud-Est.

Alors, sur terre, parmi cette masse de peuple, ce fut une explosion d'enthousiasme indescriptible, des cris, des bravos, un tumulte assourdissant.

Mais l'auto de course filait déjà tel un boulet, emportant l'inventeur vers le champ de bataille assigné, où allait s'engager à la fois sa gloire et la vie de ses deux hommes.

Cependant, ni Mme Brabantin ni sa fille n'étaient femmes à rester chez elles à pareil jour. L'Amiral se doutait bien qu'elles voudraient suivre, et leur avait laissé, par son silence, toute liberté d'action à cet égard. Elles n'avaient pas manqué d'en profiter. L'auto particulière de la famille leur restait, et quoique moins rapide que l'auto de course, pouvait encore fournir du quatre-vingt-dix à l'occasion.

Les deux véhicules roulaient donc, à leur maximum de vitesse, sur l'effroyable route qui mène de Lille à Valenciennes, sur cette riche et noire plaine de la Flandre.

Les instructions de Jean Bertrand étaient précises.

Ordre lui était donné de suivre la route, autant que faire se pouvait en tenant compte des courants aériens qui pourraient contrarier sa marche. Se maintenant à moyenne hauteur, c'est-à-dire juste asez haut pour éviter tous les obstacles, arbres ou constructions, il avait ordre d'évoluer quelques instants au-dessus de Valenciennes et d'Anzin, puis de foncer droit sur Mons au-dessus de la frontière belge, afin de répondre victorieusement au défi insolent de l'ennemi. Mais arriverait-il jusque là sans encombre?

Pour ce jeune homme qui avait accompli son service militaire dans les aérostiers de l'Etat, et qui s'était familiarisé avec le maniement des monoplans à l'école célèbre des fameux moteurs "Juliette," ce voyage aérien n'avait rien d'extraordinaire. Mais il n'en était pas ainsi pour son humble compagnon.

Lalanne, à la vérité, n'avait rien à faire dans son fuselage, sinon à se tenir tranquille. Il n'était que le passager pour le public; et plus d'un de ses camarades avait envié son sort en le voyant s'élever de la sorte. Mais Lalanne se rendait compte de l'importante mission à lui confiée. Il était la sntinelle vigilante, la garde, la garnison du navire. Dans les étuis accrochés à sa ceinture, il tâtait, à chaque instant les deux révolvers, chargés de six coups.

Or, tout avait été si bien calculé par Brabantin, si parfaitement exécuté par Jean Bertrand, que les deux autos et le monoplan arrivèrent presque ensemble à Valenciennes. Comme l'engin n'était point attendu, il passa inaperçu, pour ainsi dire, car il n'était pas gros, et, de la hauteur où il devait se tenir, on ne pouvait guère l'entendre voler. Sur la grande place, néanmoins, l'arrêt de l'auto de course ayant éveillé la curiosité publique, un certain nombre de badauds purent admirer à leur aise les évolutions de l'aéroplane, qui décrivit plusieurs cercles, et "boucla" des huit, avec une régularité mathématique.

Mais juste au moment où les clameurs des badauds de la place allaient ameuter la population entière, l'engin disparut, tout à coup, avec une vitesse qui stupéfia les spectateurs.

Quelques minutes plus tard, Jean Bertrand, ayant ralenti l'allure manoeuvrait au-dessus d'Anzin, la ville noire, la reine des houillères françaises.

Anzin grouillait de monde. C'était l'heure de la remonte des mines, l'heure où, des entrailles de la terre, les "bennes" remontaient, chargées d'hommes, dans les puits ténébreux, aux clochers de bois quadrangulaires. Et hors de tous ces puits, les mineurs se pressaient, s'en allaient hâtivement par troupes, sous leurs guenilles grises empoussiérées de charbon.

Et, au-dessus d'eux, soudain, apparut, voletant, le grand oiseau électrique.

Les clameurs dont ils le saluèrent, Jean Bertrand les entendit, et, par une instinctive coquetterie de jeunesse, il vira, virevolta élégamment en leur honneur, tandis que tournaient au délice les transports de leur admiration.

Brabantin survenait en trombe au moment même, et derrière lui, à deux mille mètres, la limousine de sa famille.

Jean Bertrand s'amusait de l'ovation des mineurs.

Ayant abaissé légèrement son vol, pour se mieux laisser voir, il continuait de longer encore un peu la route, avant d'obliquer sur la frontière, quand un cri de son compagnon le fit tressaillir soudain.

—Là! là! clamait le contremaître, le bras tendu vers l'Est. Regardez! voyez-vous?

Et Jean vit distinctement un appareil analogue au leur, arrivant sur eux à toute vitesse, mais d'un vol irrégulier, et comme par saccades et par sursauts.

Il dit froidement:

—Ces imbéciles-là nous ont bien mal copiés!

Tous les deux "savaient" quels étaient les gens qui montaient cet aéroplane.

Obéissant à la main résolue de son pilote, le "Brabantin No 1" obliquait aussitôt vers l'Est, pour se présenter bravement, face à l'ennemi.

Déjà se percevait le halètement précipité de l'autre appareil. Lalanne prononça, la voix sourde:

—Je les reconnais bien, l'homme roux, et l'autre; c'est l'autre, le chef, qui tient le volant de la direction.

Mais il n'avait pas achevé sa phrase, qu'une balle sifflait à ses oreilles.

Alors Jean Bertrand, galvanisé par le péril, retrouvant le vieux cri de guerre de ses aïeux: "Hardi, court en avant!" lança son aéroplane sur l'autre, comme une flèche, au risque de les fracasser tous les deux ensemble.

Les décharges de revolver, de part et d'autre, éraflaient les ailes et les haubans.

Une seconde encore, et les mortels ennemis s'étreindraient quand l'engin agresseur, soudain, tournoya sur lui-même, capota, et s'abattit sur le sol avec la rapidité d'un bolide; cependant que l'autre, emporté par la vitesse acquise, passait au-dessus du naufrage, délivré et triomphant.

Et cette tragédie aérienne n'avait pas duré cinq minutes!

D'en bas, l'Amiral, debout sur sa machine, regardait impuissant et muet, le coeur serré d'une angoisse horrible; tandis que sa femme et sa flle, agenouillées dans la boue, imploraient le secours du Ciel à grands cris.

Et une foule enfiévrée, autour d'eux, hurlait et se démenait à chaque péripétie de la lutte. C'étaient des gémissements, des malédictions, des sanglots, des gestes désespérés ou furieux, toutes les manifestations tumultueuses des violentes émotions du peuple.

Mais quelles clameurs effrayantes au moment de la catastrophe! Quelle ruée formidable vers le lieu du sinistre! Quelle rage pour achever de détruire les débris informes du monoplan brisé! Ah! si ceux qui le montaient avaient pu survivre à leur chute épouvantable, nulle pitié pour leur agonie atroce n'aurait trouvé de place dans les coeurs indignés de ces mineurs de Flandre!

Et quand le "Brabantin No 1" s'abaissa lentement au-dessus de cette multitude enivrée, Jean Bertrand et Lalanne, craignant d'être mis en pièces eux-mêmes, dans le paroxysme d'un enthousiasme qui ne connaissait plus de bornes, au lieu d'atterrir pour examiner le naufrage, durent évoluer encore, planer à plusieurs reprises, essayant en vain de découvrir, sous les sinistres ruines, le secret si bien gardé de leurs mystérieux ennemis.

Mais l'Amiral venait de trouver, dans le portefeuille du prince anonyme, un document que sa connaissance de la langue allemande lui permit de déchiffrer sur l'heure.

C'était le brouillon d'une sorte de dépêche expédiée, évidemment, au moyen d'une "grille". Des signes irrécusables en donnaient la preuve.

Ce document portait:

"Je vais tenter mon premier vol, qui sera peut-être aussi le dernier. J'ai sacrifié mon patrimoine, pour construire des appareils d'aviation qui ne valaient rien. Il m'a fallu recourir à de basses intrigues pour m'approprier l'invention d'un autre, d'un misérable français! Ah! si je pouvais doter mon pays d'un si prodigieux engin de guerre! Mais je ne sais pourquoi je tremble, avant de me risquer sur cette étrange machine! Si je péris, ô ma fiancée! ne me pleure point! Car je serai tombé en vrai soldat, sur le champ de bataille de l'avenir!"

Ayant pris connaissance de ce précieux papier, Brabantin le replia soigneusement, le remit dans le portefeuille, et serra le tout sur sa poitrine, dans la poche intérieure de son vêtement.

On ne trouva d'ailleurs aucune pièce d'identité, ni sur l'une ni sur l'autre des deux victimes.

Laissant donc ces tristes dépouilles à la garde de la gendarmerie accourue, l'Amiral repartit pour Lille à toute allure, arriva en trombe à l'hôtel du corps d'armée, et communiqua immédiatement à l'autorité militaire les nouvelles sensationnelles qui se répandirent ainsi qu'une traînée de poudre, jusqu'aux extrémités de la ville.

Le "Brabantin No 1," pendant ce temps-là, fidèle aux instructions reçues, poursuivait sa route vers la frontière, allait décrire sur le Hainaut une boucle géante, croisait au-dessus de la ville de Mons, assez près des clochers, pour recueillir les acclamations des habitants, et reprenait triomphalement la direction de son usine.

L'auto de course du patron, et la limousine des deux dames venaient d'y arriver successivement. Toute la ruche ouvrière était en effervescence. Le travail avait cessé. Les hommes s'affairaient, couraient d'un atelier à l'autre. On préparait une réception "épatante" aux aviateurs.

Mais déjà les autorités, les notabilités de la ville accouraient, félicitaient Brabantin de l'issue de la bataille, qui passionnait l'opinion. Il fallait, à chaque instant, recommencer le récit détaillé du drame.

—Comment cela s'est-il produit?

—Pourquoi ce monoplan est-il tombé?

—Parce qu'il était mal fait, répondait imperturbablement Brabantin, et que la machine était montée en dépit du sens commun. Je m'en doutais, je le savais à l'avance!

Et les gens d'admirer la perspicacité de l'inventeur.

Cependant, de la ville entière, la population semblait converger toute vers le terrain vague où ne pouvait pas manquer de descendre l'aéroplane. La police, hâtivement, organisait un service d'ordre. Deux pelotons arrivaient, du quartier des chasseurs.

L'Amiral, accompagné de sa famille et de ses amis, survenait justement sur le terrain, quand un cri s'éleva du sein de la multitude:

—Le "Brabantin!" Voilà le "Brabantin No 1!"

L'oiseau gigantesque fonçait à tire d'aile, son projecteur verteintant d'une lueur d'espérance les brumes assombries du jour finissant.

Alors, tout à coup, un silence impressionnant se fit, on eût dit que la respiration manquait en même temps à ces milliers de poitrines humaines, tandis que, doucement, majestueusement, l'aéroplane s'abaissait en diagonale, vers sont point convenu d'atterrissage.

Mais dès l'instant qu'il toucha le sol, de tels cris le saluèrent que, ni le pilote, ni "l'équipage" ne purent échanger un seul mot avec personne. Les paroles, d'ailleurs, étaient-elles nécessaires à ce moment-là?

On embrassa Jean Bertrand, on embrassa son camarade, on les porta en triomphe, au-dessus de la foule, jusqu'à la grande cour de l'usine, au milieu de l'explosion du plus patriotique délire.

Toute l'usine ruisselait de lumière électrique. Et, sous l'irradiation des feux multicolores, les compagnons de Jean Bertrand l'acclamèrent d'un titre qui devait rester désormais indissolublement attaché à son nom:

—Le roi des airs! Le roi des airs! Hourra! pour le roi des airs!

Ce qu'entendant Brabantin:

—Ma fille sera donc reine! s'écria-t-il, avec un heureux retour de sa belle humeur accoutumée.

Et il poussa Thérèse rougissante dans les bras de Jean Bertrand.

FIN.

Causerie Intime

Suite de la 1ere page

blement pourvus, d'autres, en très grand nombre, n'ont rien du tout, c'est-à-dire pas assez; tandis qu'un plus grand nombre encore, j'oserais dire, ont moins que rien du tout, puisque leur avoir en somme n'est que le fardeau accablant de leurs dettes.

* * *

Mais j'en aperçois d'autres, en nombre effroyablement restreint — une pincée à peine — qui ont reçu... non! qui ont pris, soutirée, accaparé plus que leur grosse part légitime des biens de ce monde.

Parlons, par exemple, d'un parvenu monté se payant, à Toronto, le luxe extravagant d'une écurie, manière de palais somptueux pour cavale et poulichons, qui vient de lui coûter $250,000 — un quart de million — sans notable préjudice à sa fortune colossale. On rapporte que ce vaillant chevalier de l'intérêt composé n'avait ni sou ni maille il y a 25 ou 30 ans.

Il est maintenant titré et "siré," en récompense sans doute des immenses services qu'il n'a pas encore rendus à sa patrie.

Vous le trouverez dans la bande des quarante-deux personnages cossus, dont liste faite et... ci-devant donnée.

* * *

Oui, ils sont 42 comme ça, les uns plus, les autres moins. Pas tous titrés encore, mais tous en position d'exhiber une bourse digne de l'être. Plus tard, ça viendra.

En attendant, ils se sont pratiquement rendus maîtres du Canada, de sa production et de ses ressources.

Leur contrôle s'étend aux banques, aux manufactures, aux chemins de fer, à la navigation, aux mines et minéraux, à l'exploitation forestière.

Ils sont présidents, directeurs ou gérants de nos institutions financières, de nos compagnies ou corporations industrielles, mercantiles et de transports.

Les mêmes hommes, en un mot, sont à la tête de toutes les principales branches de l'activité commerciale et productive du Canada. Ils détiennent entre eux toutes les sources, toutes les avenues de la richesse publique, dont ils dirigent le courant vers la profondeur de leurs coffres-forts énormes.

* * *

J'en appelle à l'actualité des faits actuels, afin de p[illegible]ise:

Ainsi, le premier en tête de la liste ds 42 accapareurs, Si[illegible] Allan, est président, vice-président ou directeur de dix-neuf [illegible]gnies ou corporations financières, manufacturières, etc., représentant un capital collectif de plus de 274 millions.

R. B. Angus, de Montréal, le second sur la liste, soit à titre de président ou de vice-président, soit à titre de directeur, participe à la gérance de 8 compagnies au capital réuni de 1 milliard 432 millions et plus.

Afin d'abréger cette causerie déjà longue, je ne les mentionnerai pas tous, mais quelques-uns seulement, choisis au gré du hasard.

Z. A. Lash, Toronto, fait partie, aux mêmes titres que les deux précédents, du contrôle de 16 compagnies capitalisées à plus de 769 millions.

W. D. Matthews, Toronto. 18 compagnies, capital: 1 milliard, 281 millions et plus.

E. B. Osler, Toronto, 15 compagnies, capital: 1 milliard 170 millions et plus.

Thos. Shaughnessy, Montréal, 5 compagnies, capital: 1 milliard, 373 millions et plus.

William Van Horne, Montréal, 20 compagnies, capital, 1 milliard, 425 millions et plus.

William Mackenzie, Toronto, 20 compagnies, capital: 1 milliard, 624 millions et plus.

D. Donald Mann, Toronto, 20 compagnies, capital: 263 millions et plus.

R. Mackay, Montréal, 21 compagnies, capital: 1 milliard,609 millions et plus.

William Whyte, Winnipeg, 10 compagnies, capital: 1 milliard, 127 millions et plus.

Lord Strathcona, Montréal et Londres, 10 compagnies, capital: 1 milliard, 310 millions et plus.

W. B. Edwards, Ottawa, 4 compagnies, capital: 310 millions et plus.

Rodolphe Forget, Montréal, 15 compagnies, capital: 142 millions et plus.

Et ainsi de suite. Négligeant la mention des centaines de mille dollars en sus des millions, je les ai remplacées par les mots "et plus."

* * *

Bref, on compte 18 de ces magnats à Montréal, 19 à Toronto, deux à Winnipeg, un à Ottawa, deux en Angleterre où ils se tiennent la plupart du temps. Le groupe de Montréal est le plus considérable quant au volume des capitaux manipulés.

En tout, 42 Crésus, dont la haute main contrôle 204 compagnies ou corporations formant un actif de 4 milliards, 93 millions, 265 mille et 44 dollars — $4,093,265,044.

Je le répète, ces 204 institutions puissantes, compagnies, syndicats, TRUSTS ou COMBINES couvrent un champ d'action — ou d'exploitation illimité: banques, assurance-feu, assurance-vie, prêts d'argent et hypothèques, chemins de fer et messageries ou EXPRESS, télégraphes, téléphones, manufactures, énergie électrique, chutes d'eau et forces motrices, bois de sciage, concessions forestières, scieries mécaniques, entrepôts à grains, meuneries, charbonnages, mines et minéraux, aciéries, des millions d'acres de la meilleure terre dans l'Ouest, etc.

Enfin, rien n'échappe à la griffe de nos hommes de proie.

* * *

Est-ce tout? Eh! non; il s'en faut d'une gamme.

Il faudra donc reprendre la conversation sur le même sujet, dès la semaine prochaine, si possible.

ANTONIO.

LE FOURRAGE ET LE BETAIL

SOMMAIRE.—Influence du fourrage sur la constitution du bétail. — Faisons des fourrages sains. — Les causes inévitables du mauvais foin. — Production du mauvais fourrage due à un préjugé. — Dommage causé aux animaux par le mauvais foin.

Influence du fourrage sur la constitution du bétail. — L'on a encore bien vif dans la mémoire le souvenir de la très mauvaise saison de l'année 1912, au point de vue fourrage. L'un des résultats de cette saison a été la production de beaucoup de mauvais fourrages et, par suite, celle d'accidents de diverse nature chez les animaux que le fourrage a servi à nourrir. Cette quantité de mauvais fourrage qui est entré dans l'alimentation du bétail a fait voir une fois de plus, la grande influence qu'a sur les animaux la qualité du fourrage qu'on leur fait manger. Il y a une chose que l'on est parfois porté à oublier, c'est que pour les chevaux et le bétail en général, les fourrages doivent toujours être la base de l'alimentation; et qu'on ne saurait remplacer presqu'entièrement cette base au moyen des racines, des grains, des moulées, des sons, des drèches, des tourteaux, comme cela se fait parfois dans l'alimentation intensive, sans courir le risque de faire un grand tort à la constitution et à la santé des bêtes. Ainsi, en ce qui concerne le bétail laitier, il arrive fort souvent qu'on ruine en très peu d'années la constitution d'une vache laitière en la nourrissant, pour lui faire donner un maximum de rendement en lait, au moyen d'un régime intensif dans lequel le fourrage, au lieu de servir de base, n'intervient que juste dans la quantité voulue pour faciliter la rumination.

Or, puisqu'il est bien établi que les fourrages doivent constituer la base de l'alimentation, il s'ensuit qu'il est de la première importance pour le cultivateur de ne donner, autant que possible, que des fourrages de première classe, à ses animaux. Pour bien comprendre cette nécessité, il faut avoir toujours présent à l'esprit le fait que les fourrages sont des aliments complets qui fournissent à la bête qui se les ingère tout ce dont elle a besoin, dans une mesure bien plus grande que les racines, les grains, et les résidus industriels de tout genre qui interviennent dans la ration. La meilleure preuve de la supériorité qu'offrent les fourrages sur les autres aliments, c'est que très très rarement vous verrez un animal nourri au foin souffrir d'indigestion ou de troubles intestinaux tandis que la chose arrive très souvent, dans le cas contraire.

Faisons des fourrages sains.— Il est évident que pour que le foin ait ce caractère d'aliment complet pour les animaux il faut qu'il soit normal, c'est-à-dire qu'il ait toutes les qualités d'un foin de première classe. "Le fourrage sain," dit Nicole, "n'est pas seulement un fourrage bien rentré, c'est encore un fourrage de composition normale, récolté avant la vieillesse, c'est-à-dire avant la maturité; et, toutes ces conditions, sans lesquelles un fourrage n'a plus de mérite, ne sont pas toujours fa-

A suivre page 6



-:- COIN FEMININ -:-

Invocation à la Nuit!

O Nuit! Emportes-moi dans tes mains diaphanes!
Je te sens si limpide et si molle, ce soir,
Que je veux me blottir sous tes voiles, profanes,
Pour vivre des instants d'infini nonchaloir!

Je te veux contre moi, je veux que tu me blesses
En me serrant sur les étoiles — tes bijoux —
Et ce sera pour moi la plus douce caresse
Que de porter leurs feux en colliers à mon cou.

Je te voudrais si près, oui, j'aimerais ton souffle
Si fort que mes cheveux palpiteraient au vent
Et que tous les parfums dont le soir s'emmitoufle
Danseraient une ronde autour de mes vingt ans.

Tu déchires les coeurs du plus ardent supplice
Pour mieux les apaiser par ta sérénité,
Et nous haussons notre âme ainsi qu'un pur calice
Vers la lune, ostensoir d'un autel argenté!

Ton apparition donne une voix aux lyres!
—Un psaume monte alors vers toi comme un jet d'eau —
Et c'est à qui dira de quels tendres délires
Tu peux nous animer, rien qu'en passant là-haut!

PAUL BACH.

CHRONIQUE

LA NUIT

La nuit s'insinuait — vapeur d'ombre et de silence — dans l'atmosphère lassée où se mourait la tiédeur fluide du crépuscule. Des cieux au bleu plus grave tombait un apaisement souverain; l'heure diligente semblait autour de nous rapprocher les horizons, et sous la vérandah frolée par l'impalpable parfum des corbeilles, on ne distinguait plus les spirales exhalées des cigares roux. Un recueillement profond, mystérieusement fleuri du soir calme, rapprocha nos chaises, et nous nous taisions, pénétrés de cette majesté des choses assoupies, où frissonne un peu d'angoisse. Quelqu'un, pour échapper à l'emprise vague du silence, laissa tomber à mi-voix: "Est-ce curieux, la nuit qui vient! C'est une langueur irritante, et douce, le cri de grâce des nerfs et en même temps, la merveilleuse harmonie du repos qui réconforte; c'est un supplice, et c'est aussi la joie d'une trêve. Tout n'est-il ici-bas que "contradiction?" — "Qu'est-ce que la nuit? fis-je alors, interrogeant un de nos hôtes, ombre grise et voisine qu'un rocking-chair balançait. — "La nuit? Mais d'abord, quelle nuit entendez-vous? Le mot "nuit" n'est qu'une apparence, une forme de la pensée, un mirage phonétique, sans rien d'absolu. Notre nuit à nous n'est qu'un épiphénomène très spécial, très limité, très contingent... Elle est faite, ne l'oubliez pas, du jour resplendissant qui incendie à l'heure actuelle l'autre face de cette planète. Et tandis qu'il nous arrive d'elle certains effets, elle dispense à d'autres êtres des influences diamétralement opposées. A cette heure précise, dans le somptueux décor de la jungle, les grands carnassiers sont rois. Sous le couvert des fourrés épais que leurs bonds déchirent, ils projettent l'incandescence aiguë de leurs yeux fureteurs et cruels. Pour eux le jour est une fastidieuse débauche de lumière; c'est l'ennemi armé d'un flambeau importun, l'ennemi perspicace, l'oeil hostile et impersonnel d'un gendarme qui voit tout. Et c'est pourquoi les fauves vont allonger, pendant l'éblouissement des journées tropicales, leur hautaine indolence au creux des antres rocheux; ils y attendront, en bâillant de désir sanguinaire, ils y attendront la nuit déesse complice et familière en qui s'épanouiront librement leurs formidables instincts..."

Notre ami jeta au loin sa cigarette dont la lueur mit un ver luisant sur la pelouse assombrie.

"Et les plantes, reprit-il... quelle erreur de croire que les plantes dorment la nuit! Oui, je sais bien, il y a des poètes, il y a de délicieuses fantaisies rythmées qui disent le rêve des fleurs endormies sous le voile replié des pétales. Dois-je m'en excuser? La réalité est toute autre: Prenez-vous-en à une découverte scientifique, vieille déjà d'un demi-siècle. Le fait est démontré: La vie végétale se poursuit pendant la nuit avec autant d'intensité peut-être qu'en pleine lumière. Si les grains de chloraphyle, qui sont les globules verts du sang des feuilles, cessent avec l'ombre de fixer le pigment régénérateur des sèves, n'oublions pas que nuit et jour, la plante tout entière aspire l'oxygène ambiant, respire, et qu'une véritable transsudation sudorale vient s'ajouter en elle au phénomène de la rosée. Pour l'être vivant, quelle que soit sa signification et sa place dans la Nature, la nuit n'est jamais une interruption de la vie. J'en atteste tous les sommeils qui, loin de poser un éteignoir sur la pensée et l'action ont mûri les desseins hésitants et préparé les victoires du lendemain. Car même quand la nuit c'est le sommeil sachez bien que ce n'est jamais ni la trêve complète, ni l'oubli. C'est la substitution d'énergies nerveuses fraîches à d'autres énergies c'est l'entrée sur le champ du travail de l'équipe de nuit, si j'ose ainsi m'exprimer. Ah! non, rien ne meurt, au déclin des rayonnements solaires; bien au contraire certaines fonctions cérébrales sont comme exagérées par le repos nocturne... Il y a une conscience spéciale, un autre moi qui prend place en l'individu, qui s'asseoit en nos âmes aussitôt soufflée la dernière chandelle.. et cette autre conscience a pour prolongement un autre sens, bien différent, de la responsabilité... Non, la nuit n'est pas un arrêt dans le mécanisme général des êtres et des choses, c'est un phénomène de remplacement, tout au plus, l'heure d'autres épanouissements cellulaires..."

Notre ami se tut. — "Ah! dit une voix féminine où perçait quelque nostalgie, vous nous avez gâté notre rêve, et son mystère!..."

"Le mystère, comme la peur, est fait de notre ignorance, Madame."

Un nouveau silence plana, lourd cette fois, des idées profondes qui venaient d'être agitées. Et il m'apparut que sous la vérandah recueillie flottaient maintenant des lueurs d'auréole tandis qu'au loin lambeaux par lambeaux se déchiraient sous une pluie d'étoiles, les voiles de la Nuit.

MAGALI.

BULLETIN DU PARLER FRANÇAIS

La Société du Parler Français de Québec, dont notre Société locale de l'Alberta est une branche vigoureuse et déjà féconde, compte à sa tête bien des hommes distingués et dévoués, au premier rang desquels, à coup sûr, il faut placer Sa Grandeur Mgr Bégin archevêque de Québec, et Mgr P. E. Roy, évêque auxiliaire, qui n'ont ménagé ni l'un ni l'autre à cette oeuvre importante, leur sollicitude, leur travail, leurs encouragements et leurs bénédictions. Leurs Grandeurs ont été, oserait-on dire comme les armateurs mêmes du précieux vaisseau; seulement pour conduire à bon port un bâtiment, les armateurs, les patrons ne suffisent pas: avant tout, il faut un bon capitaine. Or, nous croyons pouvoir dire que le maître-nautonnier à qui revient la plus grande part du merveilleux voyage accompli déjà par la nef du Parler Français au Canada, c'est son distingué président et secrétaire-général, Monsieur l'avocat Adjutor Rivard.

M. Rivard s'est toujours fait remarquer par sa connaissance profonde et son amour ardent de la langue française. Sans avoir sous la main, — et nous le regrettons vivement — des détails biographiques que M. Rivard a toujours modestement refusés aux journalistes, nous savons qu'il est né aux bords du St-Laurent, il y a une quarantaine d'années, et qu'il s'établit un jour à Chicoutimi, pour y pratiquer le droit. Le succès ne se fit pas attendre, mais on nous a raconté, à Chicoutimi même, que les succès du prétoire ne paraissaient pas satisfaire entièrement le jeune légiste, qu'on trouvait souvent absorbé, réfléchi et méditatif. On le sait maintenant, et quelques amis intimes le savaient alors; M. Rivard portait déjà, dans sa tête intellectuelle et expressive, le plan général de la future Société du Parler Français au Canada, et l'idée vaste et hardie du Congrès dont il a pu voir l'été dernier la superbe réalisation. Déjà, il était tourmenté par le désir de dresser autour de la langue ancestrale une sorte de légion, fervente et dévouée, qui en serait à la fois l'éducatrice avertie, la sentinelle vigilante et comme la mère tendre et toujours en éveil. Et ce fut sur les conseils de quelques amis éclairés que M. Rivard quitta, il y a une quinzaine d'années, la petite ville du Nord, et qu'il vint s'établir au pied même du rocher de Québec.

Il n'y devait pas rester inactif, et nous nous souvenons comme d'un plaisir rare et délicat de l'avoir entendu naguère, en 1896, croyons-nous, donner au Cercle Catholique de la rue St-François, une conférence, illustrée de délicieuses citations, sur un grand écrivain du XVIIe siècle. Nous disons "illustrée" à dessein. Car le talent de diseur de M. Rivard est célèbre et était connu du grand public bien avant que l'on soupçonnât toute l'ampleur de son rêve patriotique. Ceci nous rappelle une anecdote à laquelle nous fûmes mêlé et qu'on voudra bien nous permettre de raconter brièvement.

Au cours de l'hiver de l'année 1900 ou peut-être 1901, une soirée dramatique d'un genre semi-religieux réunissait dans l'église presque toute la population d'une petite ville située non loin de Chicoutimi. Or, faut-il le dire, l'effort méritoire des jeunes acteurs ne réussissait pas complètement à intéresser l'auditoire. Et l'on commençait à bâiller discrètement lorsque l'auteur de ces lignes perçut dans la salle un homme jeune encore, à l'épaisse chevelure noire, à l'oeil profond et ardent, qui écoutait comme les autres avec plus de patience polie que de véritable intérêt. "Adjutor Rivard!" s'écria-t-il à part lui, mais nous sommes sauvés!" Et il s'en alla incontinent trouver un jeune vicaire: "Savez-vous une chose? Adjutor Rivard est dans la salle!" Le jeune prêtre sursauta: Non! Je vais dire cela à M. le curé." L'instant d'après, il était au fauteuil d'honneur: "M. le curé, Adjutor Rivard est dans la salle!" Il n'en fallait pas plus. Au prochain entr'acte, M. le curé se leva, et dans un petit discours spirituel, il annonça qu'on avait découvert la présence du distingué avocat québécois et qu'il se sentait assuré que celui-ci ne refuserait pas de prêter son concours à la réunion en récitant quelque chose à l'auditoire. Et voilà comment, par la faute de l'auteur de ces lignes, M. Rivard récita ce soir-là devant un auditoire enthousiaste et qui lui fit une double ovation, "Un Evangile" de Coppée, et une fine satire intitulée "Si le bon Bien n'existe pas."

Nous espérons que M. Rivard ne nous en voudra pas trop d'avoir raconté ainsi un souvenir de jeunesse qui nous est cher à double titre. A tout événement, Québec est loin et nous ne courons pas comme on dit, de danger immédiat. Il est vrai que S. G. Mgr Roy et M. Rivard lui-même doivent bientôt se mettre en route pour la Convention de Régina; mais nous sommes certain que la légitime colère de M. Rivard ne tiendra pas devant la vaste majesté du Lac Supérieur et la calme placidité des soirs de juillet dans la Prairie. Et nous poussons la témérité jusqu'à espérer que les deux distingués voyageurs trouveront moyen d'étendre leur randonnée dans l'Ouest jusqu'à la vaillante et pittoresque capitale de l'Alberta.

EXPOSITIONS AGRICOLES DE 1913

Nous donnons ci-dessous la liste des expositions agricoles qui auront lieu cette année en Alberta cette liste ne comprend que les localités où se trouvent des fermiers de langue française:

CIRCUIT No 2

MacLeod, 5, 6 et 7 août.
Gleichen, 7 et 8 août.

CIRCUIT No 3

Cardston, 19 et 29 août.
Raymond, 26, 27 et 28 août.
Pincher Creek, 28 et 29 août.

CIRCUIT No 4

Daysland, 5 août.
Chauvin, 8 août.
Edmonton, 11-16 août.
Végreville, 19-20 août.
Red Deer, 20-2122 août,
Wetaskiwin, 26-27 août.
Trochu, 1 et 2 sept.
Stettler, 5-6 sept.
Fort Saskatchewan, 16 sept.
Stony Plain, 17 sept.
Vermilion, 24-25 sept.
St-Albert, 26 sept.
Castor, 16-17 sept.
Camrose, 23-24 sept.
Langdon, 25-26 sept.
Tofield, 18 sept.
Wainwright, 19 sept.

Le fourrage et le bétail

Suite de la page 4

ciles à réaliser, et généralement ne sont pas toutes réalisées". A cette saison où la récolte de foin va se faire, il convient donc d'en parler afin de rappeler à la mémoire du cultivateur la nécessité d'engranger, dans la mesure du possible, les meilleurs foins. Je comprends qu'il est des saisons où cela devient très difficile, et l'an dernier a présenté une de celles-là. Mais, je sais qu'à part ces difficultés que nous fait rencontrer la température inclémente, on rencontre beaucoup de cultivateurs qui, dans le fort de la récolte du foin, précipitent le travail de la fenaison. L'on est sujet à commettre deux fautes surtout qui sont des causes fréquentes de mauvais fourrage — celle de faucher de bonne heure le matin un foin qu'on rentrera ensuite le même soir, dans les très chaudes journées, après l'avoir simplement remué après midi — puis celle de faucher un jour du foin qu'on étend ensuite le lendemain matin, sans l'avoir enveilloté, pour l'entrer le soir de ce même lendemain. Il est depuis longtemps reconnu que le foin, pour avoir toute sa qualité lorsqu'on l'entre, doit avoir passé au moins une nuit en veillottes.

Les causes inévitables de mauvais foin — Mais même en évitant ces deux principales fautes qui sont productrices de mauvais foin bien qu'il ait poussé dans une bonne saison, il y a des causes inévitables de récolte de mauvais fourrage. Ce sont celles qui prévalent dans les mauvaises saisons. Voici comment Nicolé, dans un excellent article publié en 1911 dans le "Cosmos", revue scientifique française, les explique:

"Dans les mauvaises années, il n'y a point du tout de bons fourrages; aucun ne réalise toutes les conditions que doit remplir un fourrage sain. En supposant qu'il soit bien rentré, récolté avant la vieillesse, il ne peut être de condition normale, le soleil lui a manqué, c'est-à-dire la lumière, qui forme dans la plante, l'amidon et les principes hydrocarbonés. Si la chaleur a été suffisante, comme cela arrive souvent par les temps d'orage, il peut avoir allongé, être suffisamment riche en matières azotées qui forment comme le squelette de la cellule; tous les éléments hydrocarbonés sont alors utilisés pour former le ligneux, de sorte que, tout mou qu'il est, le fourrage est peu digestible; d'ailleurs, il verse généralement et pourrit par le pied, ce qui contribue encore à diminuer sa qualité. Le fourrage d'âge normal ne contient plus alors que 40 à 45 pour 100 de matières digestibles au lieu de 65 à 70 pour 100; fourrage sans saveur, au surplus, dont les animaux se dégoûtent rapidement. Pour compenser le manque de digestibilité et donner aux animaux autant d'éléments assimilables, il faudrait donner 10 kilos — 22 lbs — au lieu de 6 kilos — 13 lbs —, mais la panse des animaux ne suffirait pas à les contenir et sûrement le manque d'appétit leur en ferait refuser la plus grande partie."

Si à ces causes de l'existence de mauvais foin, l'on ajoute celle qui vient du fait que, après que le foin est devenu de mauvaise qualité par suite de la mauvaise saison, il est, dans de telles saisons, exposé à être récolté en mauvaise condition par suite des tempêtes qui surviennent pendant la fenaison, alors on a à constater que le foin devient de plus en plus mauvais, au moment où il est récolté.

A force d'être exposé, une fois coupé, aux intempéries, il subit des fermentations anormales en veillottes, les parties assimilables se solubilisent et sont lavées par la pluie et alors l'on reste, quand on le rentre, avec un fourrage à peu près sans valeur, ne contenant plus que 25 à 30 pour cent d'éléments digestibles.

CHRONIQUE LOCALE

M. et Mme Wilfrid Bessette, de Montréal, étaient de passage à Edmonton la semaine dernière; nos visiteurs arrivaient de Saskatoon où M. Bessette avait pris part à la Convention des Municipalités canadiennes.

* * *

M. P. R. Gaboury, de la Compagnie MacCosham-Gaboury Ltée, d'Edmonton, est de retour parmi nous après un voyage de six semaines dans l'Est canadien. M. Gaboury nous déclare que, malgré la crise financière, l'attention se porte plus que jamais vers l'Ouest en province de Québec.

* * *

Mme Chaput est de retour dans notre ville après avoir fait un séjour de quelques semaines à Montréal. Mme Chaput est l'hôte de Mme H. L. Williams.

* * *

L'hon. P. Ed. Lessard part cette semaine pour aller prendre part à la campagne électorale de l'hon. A. G. Mackay, dans le comté d'Athabasca.

* * *

On nous prie d'annoncer qu'un concert champêtre aura lieu, dans les jardins de l'église St-Joachim, le lundi 4 août à 7 h. 30 du soir.

Ce concert est donné sous les auspices de la Société de l'Autel. Prix d'entrée, 25 cents. Des rafraichissements seront servis durant le cours de la soirée.

* * *

M. le baron Albert d'Aubigny et M. René Lemarchand repartiront lundi pour la France. Ils s'arrêteront en cours de route à Calgary, Winnipeg, Ottawa, Toronto, Montréal et Québec; ils s'embarqueront le 20 août prochain à New-York à bord du paquebot "France" de la Compagnie Générale Transatlantique.

* * *

M. Philippe Bélanger, étudiant en médecine, est de passage à Edmonton, en visite chez son frère, M. C. H. Bélanger, propriétaire de l'hôtel Cecil.

Nous avons signalé, la semaine dernière le passage à Edmonton de M. Lavallée, maire de Montréal, président général de l'Alliance Nationale.

Le Cercle local de l'Alliance avait décidé de fêter à son passage dans notre ville M. Lavallée et ses distingués compagnons de voyage. Un comité, composé de MM. P. Ed. Lessard, A. L. Auger et L. A. Giroux fut chargé d'organiser le programme de la réception.

Dans l'après-midi de vendredi, plusieurs automobiles mises à la disposition du comité emmenaient à St-Albert nos visiteurs qui furent l'objet d'un accueil sympathique de la part de la population.

A leur retour nos hôtes s'arrêtèrent chez notre concitoyen, M. A. L. Auger, président du cercle local de l'Alliance Nationale, qui offrit un vin d'honneur au président général et à ses compagnons.

Le soir un banquet intime réunissait à l'hôtel Cecil nos visiteurs d'un jour et quelques personnalités de marque de la capitale.

M. A. L. Auger, qui présidait, avait à sa droite M. le maire de Montréal, l'hon. P. Ed. Lessard président des Artisans C.-F., et à sa gauche, M. Geo. Roy, représentant du président général de l'Alliance auprès du cercle local, M. W. Gariépy et M. L. A. Giroux.

Des discours furent prononcés par M. le maire Lavallée, M. Wilfrid Gariépy, H. A. Mackie, le maire Blithe, d'Halifax, le maire Graham, de London, le maire Oliver, de Port Arthur, M. A. L. Auger, etc. M. Léo Savard chanta, avec son talent habituel: 'Comme le dit un vieil adage."

Nos visiteurs, qui revenaient de la convention des municipalités canadiennes de Saskatoon, sont repartis le même soir pour l'Est.

NECROLOGIE

Feu Ch. Morneau

Nous apprenons la mort d'un des plus anciens habitants de Beaumont, M. Charles Morneau, décédé le 15 juillet à l'âge de 60 ans et 7 mois.

M. Morneau est mort après une longue maladie chrétiennement supportée; il laisse pour pleurer sa perte son épouse, née Elise Roberge.

Le défunt était estimé de tous ceux qui le connaissaient dans la région et il avait su se faire un grand nombre d'amis à Beaumont et à Edmonton.

Ses funérailles ont eu lieu à l'église paroissiale de Beaumont en présence d'une affluence considérable.

Le deuil était conduit par M. Alex Morneau, cousin du défunt, par ses neveux, Ernest et Pierre Roberge et O. Royer, et par sa nièce, Mme O. Royer.

Le service fut chanté par M. l'abbé E. Ouellette, assisté des RR. MM. A. Gauthier et J. A. Ouellette. L'église était entièrement tendue de draperies de deuil. Les porteurs étaient MM. J. Royer, P. Pruneau, I. Chalifoux, N. Dansereau, J. Demers et U. Gravel. Parmi les offrandes de fleurs nous avons remarqué celles de Mmes U. Blanchard, A. Lavigne et J. Pruneau.

Mme A. Desnoyer chanta avec émotion pendant le service ainsi que M. U. Blanchard.

Mme Ch. Morneau a été l'objet de nombreuses marques de sympathie; nous lui offrons nos vives condoléances.

UNE COURSE A LA MORT

Dans un moment de gaîté un employé de l'hôtel Brunswick sautait dans l'automobile d'un de ses amis et, bien qu'il n'eut pas la moindre notion du mécanisme, mit la machine en marche. Poussant et tirant de-ci de-là, en quelques minutes, il parvenait à faire prendre à l'auto une allure de 35 milles à l'heure, et cela dans une de nos rues les plus fréquentées. Il faillit naturellement écraser de nombreuses personnes, mais par miracle personne ne fut blessé.

Finalement notre chauffeur vint s'échouer dans la vitrine d'un de nos principaux magasins. L'auto fut mise en miettes et le magasin fort endommagé, mais l'imprudent conducteur ne reçut pas la moindre égratignure et ce fut en souriant qu'il se dégagea des débris de l'auto. On peut dire toutefois qu'il l'échappa belle!

Cinquante personnes ont été brûlées vives mardi dans l'incendie d'une manufacture de vêtements à Binghampton.

Nouvelles régionales

Le 14 juillet à Weyburn, Sask.

Nous recevons la lettre ci-dessous d'un de nos lecteurs français de Weyburn, Sask.

"Bien que nous ne soyons qu'une dizaine de Français ici, nous avons tenu néanmoins à fêter avec entrain notre fête nationale.

"M. E. Sangouard, un de nos compatriotes qui depuis 3 ans est l'organisateur et le boute-entrain de nos fêtes à Weyburn, avait lancé un grand nombre d'invitations à nos amis de la ville et de la campagne.

"Dès l'aube, lundi, nous étions à l'oeuvre, érigeant ça et là les emblêmes de la patrie absente et ceux du pays d'adoption, tendant guirlandes et draperies, qui bientôt transformèrent l'habitation de M. Charles Biquet en un véritable quartier de la "Légation Française."

"Avant le banquet tous nos compatriotes défilèrent fièrement en ville portant sur la poitrine la cocarde tricolore.

"Au banquet, la plus franche gaité régna en maîtresse.

"Les jeux et divertissements de toutes sortes occupèrent l'après-midi. Des rafraichissements excellents vinrent à propos ranimer les courages et l'entrain.

"Le soir, nous eûmes un charmant petit concert. De jeunes Alsaciens chantèrent des couplets patriotiques aux applaudissements répétés de l'auditoire.

"Dans notre groupe est un compatriote venant de l'Algérie, que ses histoires de chameaux et d'arabes ont fait surnommer l'Africain. L'Africain fut merveilleux d'enthousiasme patriotique.

"Il y a parmi nous des soldats d'hier, des soldats de demain et de vieux colons, pleins d'expérience, et précieux pour les nouveaux venus: MM. A. Rubin et Ch. Cugnet, au Canada depuis 15 ans et surtout M. Solérez, un canadien de 20 ans.

"Mes amis, dit couramment M. Solérez, les premiers temps de la colonisation dans l'Ouest ont été durs; il a fallu travailler ferme alors pour réussir. Vous venez au bon moment et vous devez remercier celui qui a contribué au développement de ce pays: un Canadien-français, Sir Wilfrid Laurier."

La réunion du 14 juillet a pleinement réussie; elle a contribué puissamment à ranimer le patriotisme des Français et à mettre en rapport les fermiers et les jeunes gens désirant se mettre au service des premiers et revivre ainsi la belle vie de famille française.

UN COLON FRANÇAIS.

DOMREMY, SASK.

A l'appel du dévoué et très sympathique M. Amédée Cléroux, organisateur des clubs libéraux dans la région, un très grand nombre des libéraux de Domrémy se sont réunis dans la maison d'école.

M. Amédée Cléroux ayant si bien fait ressortir que sans l'union il est impossible d'agir avantageusement tant au point de vue politique que social et économique; les libéraux présents ont procédé à la formation de leur bureau:

De l'avis général, le club a pris le titre de Club Libéral Laurier, de Domrémy, Sask.

Le Bureau se compose comme suit:

MM. Gustave Mitaux, président.

. B. Legault, secrétaire.

Sir Wilfrid Laurier, chef du parti libéral et C. Scott, premier ministre de la Saskatchewan, présidents d'honneur.

MM. A. Turgeon, procureur-général et R. Devlin, député du district, membres honoraires.

MM. Léon Ménager et Joseph Baribaud, comme vice-présidents actifs.

L'assemblée nomme six de ses membres pour le Bureau de Direction: MM. T. M. Marsollier, Auguste Joubert, Bruno Duval, P. M. Agaesse, Hercule Brumner et Arthur Ethier.

La majeure partie des personnes présentes se sont fait inscrire membres du club et un très grand nombre d'habitants n'ayant pu assister à l'assemblée ont l'intention de se faire inscrire. Environ 80 pour 100 de la population est libérale.

En dehors des questions politiques le Club veillera avec soin aux questions économiques et sociales.

Contrée essentiellement agricole; où les terres sont de première qualité et les récoltes abondantes, que le transport aux sations demande des chemins propres à la circulation des voitures, ce dont notre colonie est complètement dépourvue, de là, un devoir s'impose au club de faire les démarches nécessaires, soit auprès du conseil municipal ou du gouvernement en vue d'obtenir des subventions pour nous aider en dehors de nos taxes et veiller à ce que l'argent, de quelque provenance qu'il vienne, soit employé utilement.

Domrémy est une colonie d'environ 150 familles tant canadiennes que françaises qui, sous peu, sera desservie par le Grand Tronc Pacifique.

Malgré les immenses avantages que procure la richesse du terrain, la colonie n'est pas connue comme elle devrait l'être.

Un des principaux buts du club est de faire connaître ses avantages et veiller à ses intérêts.

J. B. LEGAULT,
Secrétaire.

$10.00 de récompense à qui fera retrouver trois chevaux perdus dans la région de Spruce Grove depuis le 10 juillet. 1o. Un cheval alezan, 1400 livres, 9 ans, ayant licol; 2o. une jument, même couleur, 1200 livres, 8 ans, poulinière, marque "46" sur l'épaule gauche; 3o. un poulain, 1 an, bai foncé, face blanche, corne très longue au pied gauche de derrière. S'adresser à A. Krémer, Spruce Grove, P. O. Alta.

Les personnes ayant besoin d'une bonne garde-malade, à prix modérés, peuvent s'adresser en toute confiance à Mlle O. Laflamme, P. O. North Edmonton, Alta.

On désire vendre un quart de section — 158 acres — d'excellent terrain de culture, situé à 2 milles de St-Hippolyte, Sask. Il ny a pas de bois sur cette terre et la mise en culture en est très facil: S'adresser de suite Boîte Postale 98, Edmonton, Alta.

Lorsque la dernière session du Parlement touchait à sa fin, M. Borden insista pour présenter $15,000,000 au chemin de fer Nord Canadien, mais il refusa avec dédain la requête des libéraux demandant que tout ce chemin de fer soit mis sous la juridiction de la Commission des chemins de fer, en retour de cet énorme don.



